

Un Message à la Mer



Recueil de nouvelles primées au concours 2023

Librinova”

LiRE
magazine

Ouvrage collectif

Un message à la mer

Recueil de nouvelles

© Ouvrage collectif, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3892-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

En 2023, Lire Magazine et la plateforme d'accompagnement aux auteurs Librinova se sont de nouveau associés pour découvrir de nouvelles voix de la littérature ! Pendant deux mois, 581 participants ont relevé le défi lancé par la romancière à succès Mélissa Da Costa : écrire une nouvelle commençant par la phrase suivante : « *Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie.* ».

Après des semaines de délibérations et la lecture de plusieurs centaines de textes, le jury, présidé par Mélissa Da Costa et composé de Baptiste Liger, rédacteur en chef de Lire Magazine, Laure Prételat et Charlotte Allibert, co-fondatrices de Librinova, dévoile le nom et les textes des 6 primés.

Le premier prix, attribué à Emmanuelle Dutel pour *Tenter la mer aventureuse*, est à découvrir dans le hors-série de Lire Magazine (en kiosques le 13 octobre).

Les cinq autres textes lauréats publiés dans ce recueil sont :

- *Anna*, de Marlène Laurençon
- *Le vœu à UBALM*, de Mélanie Lemaire
- *SOS*, de Franck Petruzzelli
- *Un ange sans L*, de Julien Sorbets
- *Utoplaya*, de Dominique Brynaert

L'ensemble du jury vous souhaite une bonne lecture et espère que vous apprécierez cette découverte !

« J'ai été ravie de participer à cette édition du concours de nouvelles organisé par Lire et Librinova. J'ai pris un malin plaisir à choisir ce thème de la bouteille jetée à la mer et échouée sur une plage. Du récit d'aventure à l'enquête policière, en passant par l'absurde, tout était envisageable ! J'avais hâte de voir comment les auteurs et autrices prendraient le contrepied de cette image forte en littérature, en général associée aux récits d'aventures et de naufragés. Et j'ai été gâtée ! Du conte merveilleux au polar, de la dystopie au drame, les propositions étaient variées et originales. Une très belle expérience qui m'a permis de découvrir de jolies plumes. Bravo aux participants ! ».

Mélissa Da Costa

Anna

de Marlène Laurençon

« Un récit d'une très belle plume qui m'a emportée immédiatement, dès les premiers mots. J'ai été cueillie par une émotion qui ne m'a pas lâchée jusqu'au final... où j'ai versé quelques (beaucoup de) larmes. Un joli coup de cœur de la sélection. »

Mélissa Da Costa

Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie.

Ça semblait tout droit sorti d'un film d'aventures peuplé de pirates, de navires et de demoiselles en détresse. Une jeune femme, prisonnière du Capitaine Barbe Rousse, jette son appel au secours par le hublot. Le message dérive, dérive, et après quelques jours, finit dans les filets d'un pêcheur au cœur courageux qui s'élance à sa rescousse.

C'était le genre de film, se dit Fabrice, qu'Anna aurait adoré. Ensemble, avec Maman, on se serait blottis sur le divan un soir de vacances. On aurait mangé du pop-corn et des bonbons et, pendant les scènes les plus effrayantes, Anna se serait écriée :

— Papa, j'ai peur ! Protège-moi !

Elle aurait caché son visage dans ses mains, serré Monsieur Nounours très fort et se serait réfugiée contre les côtes de son père. Fabrice aurait refermé les bras sur son petit corps de fillette en échangeant un sourire attendri avec sa femme, Carole.

Mais Anna n'était plus là. Il n'y avait plus de film le dimanche, plus de vacances scolaires. Rien d'autre qu'un rectangle de marbre gris gravé de lettres d'or que Carole nettoyait toutes les semaines, mais que Fabrice n'avait plus revu depuis des mois.

Les sourcils froncés et le regard dur, Fabrice observa l'objet trouvé. Il resserra sa poigne sur le goulot, le souffle court. L'intensité de sa course le laissait pantois, mais, plus encore, c'était sa colère montante qui saccadait sa respiration. Courir lui faisait tout oublier : les mois d'hôpital, la perte des cheveux et le petit crâne lisse comme un ballon, la peur, le désespoir, le cercueil minuscule, les pleurs de Carole et la distance froide qui s'était immiscée dans leur couple. La plage déserte, aux premières heures du jour, lui offrait un horizon vaste et lointain, comme la toile vierge d'un peintre tourmenté. Plus rien d'autre n'existait que la réalité de son corps. Ses muscles qui tirent, ses poumons qui brûlent, son front ruisselant de sueur... Les sensations étaient dures et douloureuses. Tangibles. Elles ancrèrent Fabrice sur le sol qu'il tapait de ses pieds, perdu dans la jouissance de l'effort physique qui, pendant quelques

instants, effaçait sa peine. C'était le seul moment où il parvenait à reconstruire du sens dans son monde dévasté. Face à l'immensité absurde de l'océan, il ne connaissait plus que l'extase de son enveloppe de chair poussée à bout.

Pourquoi, alors, fallait-il que cette bouteille ramène Anna au cœur de ses pensées ? Ne pouvait-il pas échapper pour un court instant aux tourments de son chagrin ?

Le vent marin s'engouffra sous la veste de son ensemble de jogging. Fabrice frissonna. Il fut tenté de remettre le message à l'eau, mais ne put s'y résoudre : le papier jauni qu'elle contenait le laissait songeur. Anna aurait voulu savoir ce qu'il disait. Elle n'aurait pas hésité une seconde.

— Allez, ouvre la bouteille, quoi ! se serait-elle exclamée. Imagine, c'est peut-être important. Qu'est-ce que tu crois que ça peut être ?

Fabrice pouvait presque entendre sa voix. Il la chercha quelques instants des yeux, comme il le faisait si souvent.

La bouteille était lourde, mangée par le sel qui l'avait rendue presque opaque par endroits. Un rayon de soleil se refléta sur sa surface verte caractéristique. Fabrice, malgré lui, eut un ricanement. Après des mois à lutter contre l'envie de tout noyer dans l'alcool, voilà qu'une vieille bouteille de vin se mettait d'elle-même sur son chemin.

Il fit passer la bouteille d'une main à l'autre et se surprit à en caresser le fond du bout du pouce. Tout en parcourant doucement la courbe, il laissa son esprit voyager. Des souvenirs diffus et lointains l'assaillirent : le brouhaha des invités dans la salle de réception, les étoffes colorées de leurs robes de soirée et de leurs costumes, les verres qui s'entrechoquent avec un tintement clair et Carole, resplendissante, toute de blanc vêtue. Il faisait un temps radieux ; un bon présage pour un avenir sans nuages. Sur conseils du beau-père, on avait servi du bourgogne. Fabrice en sentait encore l'arrière-goût âpre sur sa langue.

Il avait fait beau aussi, le jour où on avait mis Anna en terre. Fabrice aurait voulu que l'univers tout entier crache sa peine avec des torrents de pluie et des amoncellements de cumulus noirs, mais l'univers se fichait bien de la mort. Alors ça avait été soleil, chants d'oiseaux et pommiers en fleurs.

Juste avant de refermer le cercueil, on avait déposé Monsieur Nounours dans les bras d'Anna, comme si elle allait avoir besoin de compagnie. Pour ne pas qu'elle s'ennuie, pour qu'elle s'endorme tranquillement. Fabrice ne savait plus qui avait eu cette idée. Ça lui avait paru saugrenu. Mais Carole, elle, avait étouffé un sanglot autour d'un remerciement, les épaules tremblantes et le regard soulagé.

Fabrice y repensait parfois. Il revoyait le nez en plastique usé de l'ourson, son nœud papillon bleu de travers et sa fourrure abîmée. Ça lui faisait tout drôle de le savoir six pieds sous terre. À quoi pouvait-il bien servir, là-dessous ? Anna n'y était pas, seulement son enveloppe pourrissante tombant en poussière. Anna n'était plus nulle part.

Une vague d'émotion submergea Fabrice avec la force d'un tsunami. Il pinça les lèvres, serra les dents, fronça les sourcils. Ses yeux restèrent secs. Il n'avait pas pleuré depuis des mois, pas depuis que, dans un couloir blanc et stérile, on lui avait annoncé d'un ton navré que tout était fini.

La mère de Carole les avait rejoints chez eux, les premières semaines après. Elle était restée longtemps et n'était repartie que bien plus tard. Elle s'était occupée du ménage, des courses, des factures. Toutes ces choses futiles du quotidien qui refusent de s'évanouir même dans les circonstances les plus dures. Elle les avait consolés, Carole et lui, aussi bien qu'elle le pouvait. Elle les avait embrassés et enlacés. Elle avait dit, quelquefois :

— Anna n'a plus mal. Elle est mieux là où elle est.

Là où elle est. Comme si elle était partie en colonie de vacances en Bretagne.

C'était une idée que beaucoup avaient l'air de partager. Carole elle-même semblait penser qu'Anna existait toujours quelque part. Elle astiquait la tombe comme on lave un nouveau-né, avec des gestes tendres et des paroles douces, parfois même avec des comptines et des poésies. Fabrice ne le supportait pas.

Car enfin, s'il restait quelque chose d'Anna quelque part... Où était-elle ? Et qui prenait soin d'elle ? C'était un sentier sur lequel Fabrice refusait de s'engager. Un seul pas suffisait à entraîner la dégringolade et voilà qu'il se retrouvait éveillé au milieu de la nuit à tourner en rond dans le garage, à contempler sur sa gauche l'incompréhensible néant de l'existence et sur sa droite l'absurdité d'une vie dans l'au-delà coupée de tout l'amour de ce monde.

Comment ne pas frémir, dans ces moments-là, à la pensée qu'Anna était toute seule ? Comment ne pas se demander si elle avait peur ? Si elle avait froid ? Si, là où elle était, il y avait d'autres enfants avec qui jouer, des bambins abandonnés que leurs parents pleuraient encore ? Avoir placé Monsieur Nounours à côté d'elle n'avait peut-être pas été une si mauvaise chose, après tout...

Et dans ce tableau sinistre, il fallait accepter l'idée qu'Anna était mieux *là-bas*. Il fallait s'en consoler.

Foutaises ! Anna aurait été mieux vivante, en pleine santé, à l'école et aux anniversaires des copains. Un corps si jeune et si frêle, enfermé dans une boîte

de chêne verni, c'était incompréhensible.

Fabrice secoua la tête dans une tentative désespérée de tout chasser de son esprit. Pourquoi fallait-il tout ressasser, là, maintenant ? N'avait-il pas droit à un peu de quiétude ?

Il s'efforça à reprendre sa course. Un instant, il pensa à laisser la bouteille et son message secret derrière lui. Mais la voix d'Anna résonnait encore dans ses oreilles :

— Mais allez, papa ! Qu'est-ce que ça dit, dans la lettre ?

Pour faire taire les fantômes, il se concentra sur sa respiration et sur le bruit de ses pas sur le sable mouillé. La mer commençait à se retirer ; d'ordinaire, Fabrice finissait sa course bien avant le début de la marée basse. Timide, le soleil montait dans un ciel pâle. Tout semblait plat. Même le roulement des vagues, d'habitude si rassurant, peinait à donner du relief au paysage. Au loin, par-delà les limites de la ville, les murs de vieilles pierres qui bordaient la plage laissaient place aux rochers sauvages de granit. Quelle distance séparait Fabrice de ces roches ? Il n'en savait rien et s'en fichait, tout comme il se moquait du temps qu'il lui faudrait pour les rejoindre. Il ignorait l'heure ; il devait certainement être déjà en retard au travail. Au diable, tout ça !

Il étouffait, au boulot. Tous ces regards compatissants, ces chuchotements dans son dos quand il quittait la salle de pause, ces cafés qu'on lui apportait directement à son poste comme s'il avait oublié le chemin de la machine... Mille détails qui disaient en silence que ça n'allait pas, que ce n'était plus comme avant, que tout avait changé.

Christophe et Arthur s'appliquaient à l'inviter chaque semaine à leurs parties de golf dominicales. Séverine, sa secrétaire, avait enlevé les photos de ses petits-enfants de son bureau et Vanessa, à la compta, s'ingéniait à cacher son ventre rond sous des tuniques amples. À dix heures le matin, on fermait la fenêtre de la salle de réunion, pour ne plus entendre les cris joyeux des bambins de l'école primaire du bout de la rue pendant la récréation.

Les muscles de ses cuisses peinaient sous l'effort de sa course. Sa poitrine brûlait et son cœur cognait contre ses côtes. Mais Fabrice ne ralentit pas, poussa même le rythme, entraîné par les sensations enivrantes de son corps en mouvement. Sa poigne ne faiblissait pas : malgré la transpiration, il tenait fermement la bouteille au message secret. Et il courait, courait, courait.

Lorsqu'il arriva au niveau des rochers, Fabrice s'immobilisa enfin. Au loin, une famille trotta, bottes aux pieds et seaux en mains, à la recherche de palourdes. Deux enfants galopaient devant ; le vent portait l'éclat de leurs voix.

Les yeux de Fabrice ne les quittèrent pas pendant un long moment.

Le ciel se couvrait lentement et l'air était chargé de l'odeur de la pluie. Fabrice, haletant, s'essuya le front du revers de la main : la sueur lui piquait les yeux. Il avança sur la plage, les jambes tremblantes de fatigue, tentant de reprendre son souffle.

Sa gorge était sèche et il avait soif. En arrivant, il avait été tellement pressé de commencer sa course qu'il avait laissé sa gourde dans la voiture. Épuisé par l'effort et les montées d'émotions, il eut un vertige : le monde tourna quelques instants. Il devait s'asseoir. Fabrice connaissait le lieu parfait pour ça et, traînant des pieds, il marcha lentement jusqu'à un petit banc de sable clair un peu plus bas, niché dans les rochers.

Il n'était pas revenu ici depuis des mois. Pourtant, il se souvenait de chaque détail insignifiant, du gris terne des pierres à la blancheur scintillante du sable. C'était là, là que souvent, avec Carole, ils emmenaient Anna en pique-nique. Anna portait toujours son maillot de bain rouge et son chapeau de paille. Sa peau sentait bon le sel et la crème solaire. Fabrice s'attendait presque à la trouver là, affairée à construire un château avec sa pelle en plastique. Il voyait ses mains minuscules aux ongles sales, ses boucles brunes qui tombaient sur ses joues rondes, son sourire de dents de lait et sa petite fossette au menton, tout cela si précisément qu'il était prêt à la soulever par les aisselles pour la jeter à l'eau.

Évidemment, l'endroit était désert. Seuls quelques détritiques, des paquets de chips et des canettes vides, venaient ternir la beauté du lieu.

Pendant le plus court des instants, Fabrice fut saisi de cette sensation étrange, désormais familière, qui lui faisait perdre contact avec la réalité. Ses yeux tournaient tout autour, comme dans la voiture à l'heure d'aller à l'école, à la table de la cuisine à quatre heures le week-end ou le soir dans la chambre rose au moment du coucher. C'était un réflexe qu'il ne pouvait pas contrôler, un espoir fou qui durait moins d'une seconde, mais qui restait toujours là, enfoui au plus profond de lui. Ensuite, quand il comprenait ce qu'il était en train de faire, c'était la rage de la déception. Anna était partie. Anna n'était plus là !

Les mains tremblantes, Fabrice ne put contenir la vague de colère qui lui souleva la poitrine et le corps tout entier. Dans un geste rapide et brusque, il jeta la bouteille au papier jauni dans les airs, loin devant lui, et laissa échapper un cri puissant et rauque qui monta au ciel. Le vacarme caractéristique du verre qui se brise résonna sur le sable mouillé.

Fabrice tourna sur lui-même, se passa les mains sur le visage et s'efforça à prendre de lentes respirations. L'odeur salée de la mer l'aida à se calmer, mais sa

fureur ne le quitta pas tout à fait. Il la sentait fourmiller sous sa peau, dans chacune de ses veines, jusqu'au bout de ses orteils. Quand enfin, ses pensées s'éclaircirent suffisamment pour lui rappeler qu'on l'attendait au bureau, il se résolut à retourner à la voiture.

Avant de partir, il jeta un dernier coup d'œil au banc de sable qu'il connaissait si bien et aux roches grises qui le protégeaient. Les éclats de verre jonchaient le sol et, au milieu, gisait la vieille lettre jaunie. Elle était soigneusement roulée, tenue par un élastique à cheveux rose délicatement placé à mi-hauteur. Un détail intrigua Fabrice : sur ce chouchou figurait une perle en plastique plate et lisse sur laquelle était dessiné un petit ourson brun.

Fabrice eut un rire et secoua la tête. Il se rappelait que sa femme Carole avait eu une paire d'élastiques similaire dans son enfance, trente ans plus tôt. Il était sûr de l'avoir vu les porter au bout de ses nattes sur un portrait d'école.

— Allez, papa ! souffla la voix d'Anna dans le vent.

Fabrice parcourut en quelques enjambées la distance qui le séparait du message, qu'il ramassa avec précaution. Il retourna la lettre dans ses mains en se demandant combien d'années auparavant elle avait été lancée à l'eau. D'un geste lent, il fit glisser l'élastique à cheveux qu'il passa à son poignet, et il déroula la missive.

Sous ses yeux jaillit un éclatement de couleurs, du rouge au jaune en passant par le bleu, étalées sur le papier par une main d'enfant enthousiaste. Un dessin remplissait la feuille : on y voyait une plage ainsi qu'un chemin de pointillés rouges, qui menait à une grande croix à travers les eaux bleues de l'océan. Sous l'eau se trouvaient des formes maladroitement dessinées, des poissons aux dents pointues représentant des requins et un ovale aux yeux tout ronds et aux longues pattes (une pieuvre, sans aucun doute).

À droite, sur un navire au mât gigantesque, une fillette tenait la barre.

Et c'est en découvrant tout en bas de la page les mots en grandes lettres bâtons, tracés au feutre d'une main mal assurée, que les larmes s'échappèrent enfin. Fabrice, le corps secoué de soubresauts, émit un gémissement d'animal blessé. La gorge serrée, il tomba à genoux sur le sable et enfouit son visage dans son coude, embrassant pour la première fois le soulagement des pleurs exutoires qui exorcisent le chagrin. En se relevant, il ne serait plus le même : avant d'arriver au bureau, il passerait en voiture devant l'école primaire pour s'abreuver des rires des gamins ; il n'y aurait plus d'insomnies dans le garage ; le dimanche suivant, il accompagnerait Carole au cimetière.

Car sous les dessins enfantins s'étalait la phrase salvatrice :

JE PARS À L'AVENTURE !
SIGNÉ : ANNA

Le Vœu à Ubàlm

de Mélanie Lemaire

« 3 semaines après ma lecture, je pense encore de temps en temps à cette nouvelle. La chute était drôle, totalement inattendue, extrêmement réussie et contemporaine, elle m'a évoqué un peu les épisodes de Black Mirror. L'auteur a parfaitement pris le contrepied de ce thème (la bouteille à la mer) pour en faire un récit dans l'air du temps. »

Mélissa Da Costa

Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie.

Mickaël se redressa pour reprendre son souffle en observant l'objet, mi-curieux, mi-agacé. Comment avait-il bien pu arriver ici ? La pluie n'avait commencé qu'une demi-heure plus tôt, le vent soufflant en provenance des terres. Et cela faisait plusieurs semaines qu'il n'avait pas plu. Le récipient ne pouvait donc pas avoir été charrié par la marée, ni avoir été déterré par celle-ci. Sans compter que, même au plus fort des tempêtes, l'océan ne montait jamais aussi haut.

Cette bouteille avait forcément été laissée volontairement à cet endroit précis.

Mickaël ne l'avait pas vue la veille en courant. Elle avait donc été déposée entre sa course du jeudi et celle qu'il venait d'interrompre.

À moins qu'elle n'ait été perdue... Il s'accroupit et observa l'objet quelques instants. C'était une bouteille en verre transparent, de facture assez récente qui lui rappelait celle de son vin blanc préféré. Pourtant, le papier qui se trouvait à l'intérieur était jauni, comme s'il était resté enfermé plusieurs décennies dans ce récipient.

Voilà un mystère qui éveillait sa curiosité d'expert de la police scientifique !

Il ramena son sac à dos bandoulière sur son torse en le faisant glisser contre son t-shirt et l'ouvrit pour y chercher un sac plastique. Il sourit en le trouvant et le déplia avant d'emballer soigneusement la bouteille à l'intérieur. Maintenant qu'elle était complètement sortie du sable, il remarqua une petite étiquette près du fond. Il n'y avait qu'un seul mot dessus :

Mickaël

Elle lui était adressée ? Ou à quelqu'un d'autre qui portait le même prénom... Y avait-il un autre Mickaël qui courait à cet endroit le matin ? C'était peu probable...

Il la rangea avec précautions dans son sac et reprit sa course en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir trouver à l'intérieur...

Lorsqu'il arriva à son poste peu avant 8 heures, Mickaël alluma son ordinateur et vérifia ses courriels. Les résultats des analyses anatomopathologiques qu'il attendait de la part des services de Nantes étaient arrivés. Il vérifia rapidement qu'il n'y avait pas d'anomalies et que tout semblait bien correspondre au dossier pour lequel elles avaient été demandées, puis transféra le tout à l'officier en charge de l'enquête avec quelques commentaires supplémentaires qui l'aideraient à décrypter leur charabia médical. À part ce cas d'homicide, l'activité était étonnamment calme pour ce début du mois de juin.

À tel point que pas mal de ses collègues avaient décidé d'en profiter pour prendre des vacances bien méritées. Quelque chose leur disait que l'été serait particulièrement chargé.

N'ayant pas de travail urgent en attente, Mickaël sortit la bouteille de son sac à dos et l'observa à travers le plastique.

— Qu'est-ce que tu étudies de beau ? demanda la voix de Steven derrière lui.

— J'ai trouvé ça sur la plage ce matin, pendant ma course. Je crois qu'elle a été déposée là à mon intention.

— Qu'est-ce qui te le fait croire ?

Mickaël lui montra l'étiquette avec son prénom et Steven haussa les sourcils de surprise.

— Elle n'a pas été amenée par la marée ou déterrée ?

— Elle se trouvait trop haut sur la plage pour ça. Elle a été déposée volontairement.

Mickaël enfila une paire de gants et la sortit de son sac sous le regard curieux de son collègue. Comme il en avait l'habitude avec des objets prélevés sur des scènes de crime, il chercha les traces de fluides et de manipulation sur le verre et le bouchon de liège. Mais il fit chou blanc. Au vu du bon état du réceptacle, il était impensable que d'éventuelles empreintes aient été effacées par les éléments. Quelqu'un avait donc pris soin de les faire disparaître.

Avec précaution, il retira le bouchon qui sortit de son trou avec un *pop* familier. C'était exactement le même bruit que lorsqu'il ouvrait une bouteille chez lui. Le goulot était trop étroit pour y passer ses doigts. Il y enfonça une fine pince pour récupérer avec délicatesse le papier, étroitement enroulé et attaché avec une ficelle solide afin de pouvoir être extrait sans difficulté.

Une nouvelle fois, Mickaël fit quelques examens préliminaires pour voir s'il trouvait des indices. Mais toujours rien. La personne qui avait laissé ce message ne tenait visiblement pas à ce qu'on devine aussi facilement son identité. Steven

se rapprocha de lui alors qu'il s'apprêtait à couper le cordon.

Le papier se déroula aussitôt et Mickaël le mit à plat sur le bureau.

Il n'y avait rien d'écrit dessus.

— Le message a dû s'effacer, dit Steven toujours dans son dos. Peut-être que cela fait trop longtemps que le papier est dedans et que l'encre n'était pas de bonne qualité.

— La bouteille a moins d'un an, fit remarquer Mickaël en montrant les marquages obligatoires apposés dessus et qui correspondaient aux normes en vigueur depuis une dizaine de mois. Le papier est visiblement de bonne facture, il simule un papier ancien, mais on voit bien qu'il est quasiment neuf.

— Il pourrait avoir été conservé à l'abri ?

— Non. C'est une fabrication industrielle récente. Ma sœur en a acheté un semblable pour ses invitations de mariage l'été dernier.

— Pourquoi laisser cette bouteille avec un papier à l'intérieur s'il n'y a pas de message ?

— Je pense qu'il y en a un. Je parierais pour une encre sympathique.

Mickaël se dirigea vers la réserve et y récupéra du jus de citron qu'il versa dans un petit récipient. Il y trempa un pinceau et, avec des gestes extrêmement délicats, appliqua le liquide sur le papier. Petit à petit, une écriture fine et régulière apparut devant leurs yeux, faisant s'étirer les lèvres de Mickaël. Steven siffla d'admiration devant sa perspicacité et se pencha un peu plus pour observer le mystérieux message qui s'affichait.

Rendez-vous chez Kalypso le vendredi 16 juin 2023 à 20 heures. Je porterai une fleur rouge sur ma tenue. Faites-en de même pour que nous nous reconnaissons. J'ai hâte de vous rencontrer enfin.

C'était tout.

Il n'y avait pas d'autre mot, pas même sur le verso de la feuille.

— Une invitation ! s'étonna Steven. Et pour ce soir en plus... Je me demande ce que ça peut bien cacher.

— Il n'y a qu'une manière de le savoir.

— Tu ne comptes pas y aller quand même ?

— Il le faut bien. Je ne vais pas laisser attendre la personne qui a déposé ce message. S'il ne m'est pas adressé, au moins, je pourrai lui expliquer pourquoi celui ou celle qui devait venir ne se montrera probablement pas.

— Et si c'était un guet-apens ? Avec l'affaire en cours...

— Tu lis trop de polars, Steven. Il faudrait déjà que le coupable en question

sache que je travaille sur ce dossier parmi tous les membres de l'équipe qui en seraient capables. Non, je pense que c'est autre chose. Et j'ai bien l'intention de savoir pourquoi cette bouteille a été laissée sur mon parcours quotidien !

*

Le soir arriva beaucoup plus lentement que Mickaël ne l'avait espéré. Lorsqu'il quitta le bureau à 18 heures, il rentra rapidement afin de se préparer. Le *Kalypso* était un restaurant sympathique où l'on pouvait se détendre à toute heure de la journée. Il opta donc pour une tenue décontractée mais présentable. Un jean noir, une chemise blanche et une paire de tennis propres. Comme demandé sur le message, il ajouta une fleur rouge qu'il piqua à la poche de sa chemise. Heureusement que sa sœur lui avait envoyé des graines à semer pour décorer son balcon !

Il se regarda dans la glace pour vérifier son allure. Ses trente-sept ans commençaient à faire s'éclaircir ses cheveux châtain, de fines rides prenaient leurs places autour de ses yeux marron et de ses lèvres. En dépit de sa pratique quotidienne de la course à pied, il voyait pointer un début d'embonpoint au niveau de ses poignées d'amour, signe qu'il se laissait un peu trop aller dans ses repas. Malgré cela, il avait fière allure avec son mètre soixante-quinze pour quelqu'un qui passait ses journées assis dans un laboratoire.

Mais il était inutile de s'attarder plus longtemps. Il saisit ses clés de voiture et quitta son appartement.

À 19 h 30, il était devant le restaurant.

L'impatience montait en lui. Il observa les passants et les clients déjà attablés, mais il ne vit personne avec une fleur rouge. Il se décida finalement à entrer et un serveur le rejoignit, l'accueillant avec un chaleureux sourire.

— Votre table est prête, Monsieur.

— Heu... Je... Vous êtes sûr ? Je suis en avance...

— Ce n'est pas un problème, Monsieur. Je vous en prie, suivez-moi.

Mickaël obéit, éberlué. Il se demanda un instant comment le serveur pouvait savoir qu'il allait venir. Mais il remarqua un vase avec des fleurs rouges posé sur la table où ils s'arrêtèrent. C'était certainement le moyen donné également à l'équipe du restaurant pour reconnaître les bénéficiaires de cette étrange réservation.

Mickaël remercia le jeune homme et s'assit. Il regarda sa montre. 19 h 35.

Il lui restait encore au moins vingt-cinq minutes à attendre. Il se servit un verre d'eau et essaya de se détendre. Plus les minutes défilaient et plus il se

sentait nerveux sans vraiment comprendre pourquoi.

Au bout d'un quart d'heure, il vit le serveur revenir dans sa direction, accompagné d'une jeune femme. L'employé du restaurant lui fit signe que c'était l'homme avec qui elle avait rendez-vous et Mickaël se leva pour la saluer. Elle était plus petite que lui d'une tête, ni spécialement mince, ni très enrobée, elle portait une robe qui soulignait avantageusement ses jolies formes, une rose rouge élégamment passée dans ses cheveux. Des cheveux noirs, attachés en un chignon qui laissait deux mèches encadrer légèrement son visage à peine maquillé. Ses yeux bleus ressortaient ainsi magnifiquement.

Le serveur les laissa et Mickaël s'approcha pour faire la bise à sa compagne de la soirée. Il sentit les joues de la jeune femme chauffer légèrement alors que le rouge lui montait au visage. C'était charmant.

— Je suis rassurée que vous soyez venu, dit-elle en souriant.

Mickaël n'osa pas lui dire qu'il avait trouvé la bouteille par le plus grand des hasards... Peut-être même par erreur. Il l'invita à s'asseoir et on vint prendre leur commande d'apéritif...

La soirée sembla se passer comme dans un rêve pour Mickaël. Eléanore – c'était le prénom de sa compagne – était tout ce qu'il aimait chez une femme. Professeure d'anglais en université, elle était passionnée par la littérature anglaise des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle faisait également un peu de sport et ils se découvrirent plusieurs points communs, notamment autour du cinéma et de la musique. Le tutoiement s'imposa rapidement pendant la conversation qui devint plus chaleureuse.

Lorsque le serveur leur apporta leurs cafés en fin de repas, Mickaël décida de se lancer. En bon scientifique, il avait besoin d'en avoir le cœur net...

— J'ai passé une excellente soirée, dit Eléanore. Merci beaucoup.

— Je t'en prie. Merci à toi d'avoir déposé cette bouteille sur mon parcours de course à pied.

Eléanore sembla étonnée.

— Une bouteille sur ton parcours ? Je ne vois pas de quoi tu parles...

— L'invitation que j'ai reçue de ta part...

— Je n'ai rien envoyé, dit-elle en pâlisant. Je suis venue parce que j'ai aussi reçu une invitation... Quand je t'ai vu ici, j'ai cru que c'était toi qui me l'avais...

Le serveur revint et leur tendit à chacun une petite carte rouge sur laquelle était écrit un simple mot.

— Avec les compliments d'Ubàlm, chers clients.

Mickaël et Eléanore semblèrent comprendre d'un seul coup ce qui s'était passé. Ils se regardèrent en souriant.

— Alors, toi aussi tu as fait un vœu à Ubàlm ? demanda Mickaël.

— Oui. Comme toi apparemment.

— Nous espérons que vous avez passé une excellente soirée et que celle-ci sera suivie de nombreuses autres, dit le serveur.

Ce dernier tourna alors son visage vers l'extérieur.

— Vous aussi, vous souhaitez rencontrer l'âme sœur ? Alors, n'hésitez plus ! Inscrivez-vous sur l'application *Une Bouteille À La Mer*, complétez votre profil, choisissez votre forfait et Ubàlm s'occupe du reste !

La scène se figea alors que des mots apparaissaient :

Forfait pour une rencontre à partir de 24,99 € au choix.*

**Type de restaurant et prestations selon le forfait choisi : soda, cocktail, vin ou Champagne. Vidéo non contractuelle, la société U.B.À.L.M. n'est pas responsable des résultats des rencontres.*

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda André Pélerin pendant que la lumière revenait dans la salle et qu'il jetait un coup d'œil rapide à ses associés. C'est une première idée pour le film publicitaire de lancement de notre application de rencontres. Si ça vous plaît, le service marketing a encore plein d'autres propositions : *Le destin d'Ubàlm, La voix d'Ubàlm, Le rêve d'Ubàlm...*

Fin

S.O.S

de Franck Petruzzelli

« J'ai été extrêmement séduite par cette nouvelle. J'ai adoré ce monde dessiné par l'auteur : futuriste et désastreux. Je souligne un bel effort d'imagination, de création d'un univers fictif et post apocalyptique, tout cela associé à une très jolie plume. L'espoir qui renaît à la fin permet de clore cette nouvelle sur un sentiment agréable et positif. »

Mélissa Da Costa

Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie.

Il étouffa un juron et releva rapidement son pied meurtri. Ignorant les ricanements des goélands au-dessus de lui, il retira chaussure et chaussette puis, à cloche-pied, se mit à sautiller autour de l'objet poli par son séjour dans l'eau, tout en se massant les orteils d'une main. Une grimace de douleur déformait son visage pâle et prématurément ridé. Après avoir fait six fois le tour de la bouteille, il inspecta minutieusement son pied à la recherche d'une coupure, même minuscule, et poussa un soupir de soulagement en constatant que sa peau était intacte. Une fois la douleur passée, il enfila sa chaussette et remit sa chaussure avant de s'accroupir au-dessus du goulot qui dépassait du sable humide.

La bouteille était hermétiquement scellée par un bouchon de cire. Il y eut un long bruit de succion quand il l'extirpa de sa gangue de sable. Le même bruit qu'il émettait avec sa langue en mangeant sa soupe du soir. L'eau reboucha instantanément le trou, comme si rien n'avait jamais été planté là. D'un ample mouvement du bras, il dispersa les deux goélands qui planaient juste au-dessus de sa tête, attirés par l'objet brillant que l'homme venait de déterrer.

« Y a rien à bouffer ! » hurla-t-il dans leur direction pour couvrir le mugissement du vent. Comme si les oiseaux pouvaient le comprendre. Mais peut-être qu'ils étaient habitués à sa présence et qu'ils pouvaient en effet le comprendre, car ils s'éloignèrent immédiatement, leurs larges ailes ballottées par la tempête.

L'aube, dans le vent et la pluie comme chaque jour, tendait une phalange rose, pauvre morceau de doigt tranché sur l'horizon. L'homme se tourna un court instant vers le grand ciel gris à la surface duquel les tourbillons du vent coulaient en longues larmes noires. La menace, vague jusqu'alors, se faisait de plus en plus précise. L'homme décida qu'il serait plus prudent d'attendre d'être de retour dans l'abri pour ouvrir la bouteille et en découvrir le contenu.

Il se hâta, la curiosité autant que la peur allongeant ses foulées, indifférent à la pluie qui fouettait son visage et aux goélands qui le houspillaient.

Les premiers temps, il avait couru pour tromper l'ennui, pour se maintenir en forme aussi. Le temps était long, et souvent il lui avait paru sans fin, à tel point

qu'il avait envisagé d'en finir. De toute façon, à quoi bon persister ? N'aurait-il pas été préférable d'en terminer une bonne fois pour toutes ? À cette époque, il pesait depuis plusieurs jours le pour et le contre devant l'unique fenêtre de l'abri, blindée bien entendu, quand il avait remarqué la plage. Longue, plate et déserte. Pourquoi ne pas la parcourir ? Autrefois, les gens se battaient presque pour passer une semaine au bord de la mer, là où il se trouvait désormais cloîtré à perpétuité. Comme nager était hors de question, il avait opté pour la course. Au fil des semaines, une fois ses poumons nettoyés et ses muscles affûtés, courir était devenu un plaisir et il ne s'en abstenait qu'à regret. Il fallait vraiment que les vagues soient mortelles, la pluie empoisonnée ou bien le vent glacé pour l'empêcher de sortir.

L'abri se trouvait au sommet d'une dune. C'était l'unique construction dans un paysage trop vaste de sable gris, de ciel gris et d'eau grise. Les murs en béton étaient du même gris. Il avait appris à distinguer les nuances de chacun de ces gris, et même s'il avait disposé de peinture, il n'aurait pour rien au monde changé la couleur de ces murs. Il n'aurait pu rêver camouflage plus parfait. L'abri était invisible aux meutes nocturnes. Même les goélands ne l'avaient pas repéré. Après avoir vérifié qu'il était seul, que nul danger ne rôdait alentour, il entra par le sas souterrain. Il se dévêtit à la hâte, abandonnant sur le sol bétonné ses vêtements trempés, sans les mettre à sécher tellement il était pressé d'ouvrir la bouteille. Une fois devant sa table de travail, il approcha la lampe à huile et, dans son halo tiède et orangé, entreprit de la déboucher. Il retira la cire à l'aide d'une pince avant de la plonger à l'intérieur pour en sortir le rouleau de papier. Les minuscules copeaux blancs du bouchon ressemblaient à des flocons de neige accrochés à son maillot de corps.

C'était du papier épais mais ordinaire, déjà jauni par le temps, mais miraculeusement sec. Les mains tremblantes, il déroula la lettre. Une seule phrase en occupait la partie centrale, écrite dans sa langue. Une question, plutôt. *Ça te dirait de boire un verre ?*

« Tu parles que ça me dirait ! » s'exclama-t-il, au comble de la joie. Il bondit sur ses pieds et la chaise partit en arrière sur ses roulettes. Il esquaissa quelques pas de danse en chantonnant, « j'ai un rencard, les gars, j'ai un rencard ! »

Soudain, il se figea. Un rencard ? Sérieusement ? « Une minute papillon, comment peux-tu savoir qu'il s'agit d'un rencard ? » marmonna-t-il dans sa barbe taillée à la diable. Il se remit en marche nerveusement, tournant autour de sa table, passant de l'ombre à la lumière en quelques instants seulement, grommelant. Ses mains fines dansaient devant son visage. Il se grattait le nez, se

caressait le menton, avançant des hypothèses, réfutant des théories, décidant que l'écriture était indéniablement féminine avant de se raviser une seconde plus tard.

Enfin, la frustration le fit éclater, « mais on s'en fout ! Oui, on s'en fout ! Homme, femme, jeune ou vieux, quelle importance ! Pourquoi ne pas se contenter de la seule chose importante, la seule qui compte ? Il s'agit de quelqu'un qui me propose de boire un verre en sa compagnie ! »

Car de la compagnie, il n'en avait pas eu depuis si longtemps qu'il était incapable de calculer depuis combien de temps. Sauf si on comptait les goélands, en admettant que les goélands, ces charognards cruels, pouvaient passer pour de la compagnie.

Quelques semaines après avoir commencé la course à pied, il avait trouvé la première bouteille. Et à l'intérieur, la première lettre. Sur la lettre l'encre traçait des mots qui lui avaient semblé des couteaux plantés dans son cœur, *Il y a quelqu'un ? Je vous en supplie, s'il y a quelqu'un, écrivez-moi, car je suis tout seul depuis si longtemps...* Un flot d'émotions l'avait assailli, presque terrassé. Il n'était plus seul sur le rivage. Alors il avait répondu, piochant frénétiquement dans le tas de papier qu'il avait trouvé peu de temps auparavant dans l'abri, utilisant les bouteilles empilées au cœur des dunes, dont il se demandait depuis le début ce qu'il pourrait bien en faire.

Je suis là ! avait-il écrit, surexcité, avant de jeter la bouteille le plus loin possible dans l'écume des flots, où elle avait disparu, rapidement emportée par le courant.

De la compagnie, donc. Une compagnie qui attendait, bien évidemment, comme d'habitude, une réponse. Où avait-il la tête ? Il fallait qu'il réponde. Boire un verre ! Et certainement parler !

D'une main fiévreuse, il écarta sur les étagères de l'abri un nombre affolant de fioles en verres et de bocaux qui contenaient des algues et d'autres fragments organiques impossibles à identifier. Il déplaça le microscope, fit tomber accidentellement des livres et des carnets, souleva des kilos de poussière en brassant l'air tiède et confiné, avant de trouver le papier. Il prit au milieu de la pile une belle feuille, ordinaire mais épaisse, assez solide pour faire le voyage jusqu'à l'autre rivage où quelqu'un attendait une réponse à son invitation.

En fin de journée, il sortit de nouveau. Cette fois, il portait sa combinaison et un masque respiratoire. La pluie éparse du crépuscule présentait un taux d'acidité plus important que celle du matin, et le vent charriait des masses noirâtres depuis l'horizon. Il n'entendait prendre aucun risque. Il actionna le sas

qui lui offrit un monde terne, mais non dénué d'espoir. De l'autre côté de cette mer, à une distance indéfinie mais certainement franchissable, quelqu'un lui proposait de boire un verre. Il se dirigea droit vers l'intérieur des dunes et gravit aisément la première. Depuis qu'il avait pris l'habitude de courir, il ne peinait plus dans le sable comme autrefois. Il chassa des poules, sans prendre la peine de les capturer. Il s'en occuperait demain. Trouver une bouteille pour envoyer sa réponse était bien plus important.

Par chance, les bouteilles se trouvaient toujours au même endroit. Empilées dans un ravin, entre les dunes. Quelques arbustes poussaient dans l'enchevêtrement de verre. Il avança jusqu'à pouvoir se pencher au-dessus du tas. Il devait y avoir des milliers de bouteilles, rassemblées jadis par les vagues ou le vent. Les tessons étaient pour la plupart émoussés. Il commença à fouiller à la recherche d'une bouteille intacte. En trouva finalement une après avoir dispersé une famille de rats à l'aide de son souffleur. Il leva le récipient en verre et le fit tourner dans la faible lumière du crépuscule. Il était identique à la bouteille qu'il avait trouvée le matin même. Une bouteille d'une capacité de soixante-quinze centilitres. Couleur vert forêt. Quand les forêts avaient encore une couleur autre que le gris. Satisfait, il rangea la bouteille dans sa besace et fit demi-tour.

La nuit avait envahi le monde extérieur mais il n'entendait pas les hurlements portés par le vent. Il n'entendait pas non plus les dunes s'écrouler avant de se reformer. Les griffes racler contre le béton. Les goélands malgré l'altitude inaccessible à laquelle ils s'étaient réfugiés exprimaient sans honte leur peur. Ils ne ricanaient plus, désormais. L'homme cependant ne leur accordait plus la moindre attention. Il venait de rédiger sa réponse.

Ça te dirait de boire un verre ? lui avait demandé l'inconnu.

Oui, volontiers ! Si tu es libre un soir, pourquoi ne pas se retrouver au bar du sémaphore ?

Il se frotta les mains longuement avant de prendre une bougie et de confectionner un bouchon avec la cire. Des gouttes chaudes lui brûlèrent le bout des doigts mais il ne les sentit même pas, tellement il était heureux. Il imaginait la personne qui allait trouver cette bouteille sur sa plage, qui allait la ramener dans son abri, y lire sa réponse. Puis se préparer à le rencontrer. Les jours suivants, il passa la plupart de son temps libre à observer le phare par la fenêtre. Tout au bout de la plage, il brillait par intermittence. Il s'y rendait de temps à autre, y passait une journée à réparer les dégâts causés par le vent ou la pluie. Une fois, il y avait repéré une horde. Il s'agissait principalement d'éléments

fatigués ou blessés, et il n'eut aucun mal à les éliminer. Dans le phare, il y avait un espace au rez-de-chaussée aménagé comme les bars de ses souvenirs. De l'alcool y était entreposé, qui prenait la poussière. Il n'y avait touché qu'une fois. Pour un homme seul cerné par le danger, l'ivresse représentait un risque qu'il ne pouvait pas se permettre. Et l'ivresse nuisait à son travail. Mais en compagnie de quelqu'un, ce serait très différent. Ce serait quelque chose de mondain, et non l'expression d'un désespoir profond. Lui et l'autre personne qui envoyaient des bouteilles à la mer, et dans ces bouteilles des messages, n'allaient pas se bourrer la gueule en se lamentant. Ils allaient déguster un verre de vin, parler, se raconter leurs vies, échanger sur leurs passions, leurs compositeurs préférés, leurs livres favoris. Ils se verraient régulièrement. Finiraient par se fréquenter, et qui sait, peut-être même vivre ensemble un jour ?

L'homme rêvassa pendant de longues journées. Mais personne ne se montra au phare.

Quelques semaines plus tard, à l'aube comme d'habitude, quand le seul danger à l'extérieur se limitait au vent, à la pluie et aux goélands, il faillit à nouveau buter sur le goulot d'une bouteille qui dépassait du sable. Il réprima un cri de joie en s'en emparant. À l'intérieur était enroulée la réponse, une lettre jaunie qui scintillait comme le soleil du passé.

Il se précipita vers son abri, sans pouvoir s'empêcher de rire aux éclats. Il ouvrit le cachet de cire, sortit la lettre à l'aide d'une pince et déplia la feuille. L'autre lui répondait, de la même écriture que précédemment, qu'il serait ravi de le retrouver un soir au bar du phare. Il écrivait même en préambule, avec un point d'exclamation enjoué, *Oui volontiers !*

Un ange sans L

de Julien Sorbets

« Coup de cœur pour cet univers futuriste, dystopique, oppressant ! un très bel effort d'imagination de l'auteur. J'ai aimé les messages passés sur l'importance de l'écriture et ce que sa privation permet d'engendrer dans ce monde d'hyper contrôle. La chute est incroyable et nous offre une revisite du péché originel : Eve est-elle en train de pousser Adam à la faute, au péché et causera-t-elle leur perte à tous les deux ? Est-ce une ruse ? Une nouvelle parfaite ! »

Mélissa Da Costa

Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie.

« Aïe ! Qu'est-ce que... ? »

Adam Semillaud ne poussa que ce cri. Intérieurement, il fulminait. Il hurla en silence une dizaine de jurons à faire rougir les Eux, ces hommes inférieurs, sales et mal dégrossis. Lui, il savait se maîtriser. Et ce qu'il convenait de faire. Comme tout membre des Cés.

Il sortit de sa poche son *autodixit*, lointain descendant des smartphones. Il débloqua l'écran en y posant son index. Le visage stylisé du Berger Universel s'afficha dans la seconde, indiquant qu'il pouvait commencer. Pas de clavier, la reconnaissance vocale s'occupait de tout. Adam murmura lentement : « Déclaration ». La voix synthétique qui suivit était plus que familière. Rassurante.

- Bonjour Semillaud Adam. Qu'avez-vous à déclarer ?
- Je courais, j'ai heurté un déchet. Ma chaussure droite est décollée.
- Détérioration du matériel commun. Attribution de mauvais points : quarante. Réparable ?
- Non. Je ne crois pas.
- Pénalité majorée de cinquante pour cent. Autre chose à déclarer ?
- Non.
- Déclaration enregistrée. Faute avouée, faute à moitié pardonnée. Que le bonheur du Berger Universel vous accompagne.

L'image joviale s'effaça, pour laisser place à son nouveau classement. À cause des soixante points retranchés de son compte, Adam descendait de seize places. Il se retint de montrer sa contrariété, comportement jugé comme une offense directe à l'encontre du Berger. Punissable, naturellement. Dès le biberon, on

apprenait la plus importante de ses Lois fondatrices : « Il est obligatoire d'être heureux. » Il devait sourire. Immédiatement. Sinon il se devrait de le confesser. Aucune envie de télédéclarer à nouveau.

Résigné, et désormais pieds nus, il se força à faire bonne figure. « Assez pour être en règle, grinça-t-il entre ses dents. » Il revint sur ses pas. Sans prévenir, la honte l'envahit quand il aperçut le détrit. C'était un des rares sentiments négatifs autorisés, puisqu'il permettait de se repentir.

Dans le cas présent, il l'avait bien mérité, son trouble. Il récita à haute voix la troisième Loi : « Chacun est entièrement responsable de son bonheur ». Mathématiquement, elle impliquait également qu'Adam était le seul responsable de l'inverse. Sage mise en garde, vérifiée une fois de plus. C'était entièrement de sa faute. Il aurait dû être plus attentif. Un objet vert foncé qui dépasse à moitié, ça se distingue nettement sur du sable, quand même ! Il se sentit stupide.

Adam décida de l'emporter, pour la jeter dans la première benne automatique croisée. Au moins, personne ne se blesserait. Grâce à lui, la plage redeviendrait vierge. Cette bonne action au profit de la communauté ne lui rapporterait qu'un point, mais au rythme où il les perdait... Il dégacha la bouteille avec précaution, la porta au niveau des yeux pour vérifier avant si, par chance, elle contenait encore du vin ou tout autre liquide intéressant. « On ne sait jamais... »

Ce qu'il distingua à travers le verre translucide l'étonna tellement qu'elle lui échappa des mains : elle contenait une feuille de papier roulée sur elle-même. Incongrue. Interdite. Dangereuse.

On n'entendit qu'un petit « pof ! ». Le sable mouillé avait amorti la chute, la bouteille se coucha mollement sur le flanc. Intacte. Il soupira, soulagé, sans trop comprendre pour quelle raison.

Le hurlement de l'alarme intégrée de l'*autodixit* le sortit de sa sidération. Sept heures cinquante, déjà. Vite ! Il devenait urgent de déguerpir. La plage faisait partie du secteur de Para-6, à trois kilomètres de chez lui. Plus que dix minutes pour regagner son appartement, faute de quoi, il ignorait ce qui lui arriverait, mais sans doute rien de très heureux. Il fourra promptement la bouteille dans son sac à dos, puis se mit à courir. Toujours pieds nus.

Bientôt, suffisamment rechargés par leurs capteurs solaires, les *scaramouchards* décolleraient comme une nuée d'insectes pour reprendre leurs

patrouilles habituelles. Chaque jour depuis plus de cent ans, à huit heures du matin, zéro minute, zéro seconde, des diodes rouges sur ces drôles de coléoptères géants indiquaient qu'ils reprenaient vie, puis ils partaient d'un coup en vrombissant. Ce ballet immuable marquait le début du couvre-feu de jour. Interdiction absolue pour les Cés de se trouver à l'extérieur jusqu'à la tombée de la nuit. Les Dés et les Eux, astreints au contraire au couvre-feu nocturne, n'étaient autorisés à sortir qu'à neuf heures du matin, pour retourner se cloîtrer une heure avant le crépuscule. Donc, aucune probabilité de se croiser. Le Berger en avait décidé ainsi, même si après plusieurs décennies, on avait perdu la certitude du pourquoi.

Sortir de la plage. Quitter Para-6 sans délai. Para-7. Courir. Plus vite. Para-8. Allonger la foulée. « Je ne vais pas y arriver ! » Avant-dernier, Para-9. Presque.

Il arrivait enfin au Para-10. Face à son immeuble, Adam ralentit. Il était revenu à temps pour se confiner avant l'heure fatidique. De peu, mais cela suffisait. Il grimpa les escaliers jusqu'au septième. Devant chez lui, il approcha l'*autodixit* de la plaque métallique qui remplaçait la poignée. Une voix robotique sans âme le salua : « Bienvenue chez vous, Monsieur Semillaud. » La porte se verrouilla après son passage, comme si l'idée saugrenue de ressortir avant l'horaire réglementaire lui était venue !

Adam déposa son sac près de l'unique chaise. Il en sortit la bouteille, qu'il laissa sur la petite table contre l'écran qui l'envahissait en grande partie. Il se fit violence pour résister à l'envie de l'examiner, dès maintenant. Impossible de se mettre en retard pour le travail, priorité absolue. Et on ne travaille bien que propre. Il la fixait toujours de loin quand il commença à se déshabiller. Sa présence l'inquiétait, mais le fascinait au moins autant. L'eau invariablement glacée de la douche lui changeait toujours les idées.

Grâce à son classement correct, il appartenait à la catégorie intermédiaire des Cés. Comme tel, Adam profitait seul des huit mètres carrés de l'appartement, et bénéficiait d'une douche individuelle. Moins utiles à la société, les Dés rentraient le soir de l'usine ou des champs pour se partager un logement similaire à cinq. Pire, les Eux, ces parias, devaient se débrouiller sans aucune attribution. « Ils ne sont pas comme nous ». En se gargarisant de sa condition enviable, il en avait presque oublié la bouteille, prêt à télétravailler avec entrain.

Comme tous les Cés, il gagnait son logement privilégié et sa pitance en tant

que « correcteur ». Seules six heures de travail étaient dues au Berger en juste retour de ses bienfaits. L'argent n'ayant plus cours, elles étaient même récompensées de quelques points positifs et de RSA. Ces « Rations de Satisfaction Alimentaire », qui portaient plutôt mal leur nom, étaient bien trop insuffisantes. En réalité, il était indispensable de « travailler plus pour manger plus ». Adam ne s'arrêtait en général qu'à minuit.

Ses tâches quotidiennes étaient très simples. Assis devant son écran, il visionnait en direct les vidéos envoyées par les *scaramouchards*. Elles étaient diffusées pendant deux minutes, puis l'écran basculait vers les données d'un autre œil numérique.

Les correcteurs étaient chargés pendant chaque intervalle de cent vingt secondes, et en fonction des actions observées, de distribuer récompenses et mauvais points aux individus des castes inférieures, incapables d'autodiscipline. Après leur en avoir énoncé brièvement la cause selon les formules réglementaires, Adam et ses homologues leur annonçaient l'évolution de leurs points via le micro de l'*autodixit*. La voix ressortait alors par le haut-parleur situé sous la carapace métallique du drone concerné, cependant une légère déformation involontaire du son y ajoutait un côté solennel : un problème technique jamais résolu créait une impression d'écho divin.

En apparence désordonnés, les flux de surveillance étaient sélectionnés en respectant approximativement le découpage géographique par microsecteurs. Aujourd'hui, ceux qui lui étaient assignés se concentraient en majorité sur les ruines abandonnées de l'ancienne cité voisine, Laroche-Él.

« La poisse ! » La guerre de Sécession du Poitou-Charentes, menée victorieusement par le Berger, avait été âpre. Il avait utilisé des armes atroces, cruelles, mais qu'il avait jugées nécessaires. Les villes avaient été désertées, rendues stériles à jamais. On racontait que ceux qui s'y aventuraient étaient agressés par une odeur âcre de produits chimiques. De ce fait, seuls les animaux et quelques rares fous, tous des Eux, osaient s'y risquer, à la recherche de je-ne-sais-quoi. Autant dire qu'Adam allait franchement s'ennuyer.

Vers midi, lassé de scruter des tas de pierres sans vie, Adam s'accorda un temps pour déjeuner. Il allongea le bras pour attraper une des nombreuses boîtes de conserve rectangulaires empilées dans l'étagère. Peu importe laquelle, les rations alimentaires avaient toutes l'aspect de la pâtée pour chat. Un goût proche

aussi. Il y a des choses qui ne changeront jamais, le couvercle à ouverture facile refusa obstinément de s'ouvrir. Adam tira comme un damné. Seul l'anneau céda, libérant d'un coup toute la force accumulée. Il trébucha, se raccrocha à la table, se releva, consterné. Au sol, la bouteille avait explosé en centaines de débris. Il ne lui restait plus que le papier jauni.

« Au fond, ça m'arrange. » Depuis quelques heures, il hésitait précisément à l'ouvrir. L'interdit était majeur. Du papier autre que celui pour s'essuyer les fesses, Adam n'en avait jamais touché. Il savait uniquement que cela avait existé jadis, avant d'être définitivement proscrit. Cela ne pouvait venir que de Laroche-Él, d'une cachette oubliée. « C'est donc ça qu'on peut y trouver ! »

Ce type de support organique a l'immense défaut d'autoriser tous les secrets, sans aucun contrôle. Encore moins automatisé. Lors de son accession au pouvoir, le Berger avait donc aussitôt ordonné que tous les écrits disparaissent, brûlés ou recyclés en papier-toilette. Y compris les siens, pour montrer l'exemple. Les autodafés furent grandioses. Les rouleaux produits serviraient pendant quelques siècles. Une vraie réussite.

La production de papier cessa brutalement. Les éditeurs, journalistes, écrivains, poètes et autres rêveurs gênants durent se résigner à espérer des jours meilleurs, qui ne vinrent jamais. Ces « faiseurs de bonheurs illusoires » finirent par se reconvertir dans des métiers moralement conformes. Le reste de la population se tut, indifférente ou prudente. Les écoliers jetèrent volontiers leurs cahiers au feu, hésitant bien souvent à y ajouter la maîtresse au milieu.

Les années passèrent. La prohibition s'étendit. On intégra petit à petit que le simple fait de lire ou d'écrire constituait un acte subversif propice au soupçon. Plus question de se servir d'un clavier. Pas plus que d'apprendre l'alphabet. À quoi bon s'attirer des ennuis ? On a besoin uniquement de compter. Pour le reste, la reconnaissance vocale se substitue efficacement à ces savoirs inutiles. On les oubliera vite.

Adam déroula le haut de la feuille avec mille précautions, comme s'il s'attendait à ce qu'elle explose ou qu'elle se rebelle subitement et bondisse hors de ses mains pour le mordre. Il ferma les yeux. Rien ne se passa. Le papier était étonnamment doux et lisse et exhalait une délicate odeur de vanille.

Il poussa un cri de surprise. Le feuillet était recouvert sur la quasi-totalité de

sa surface par d'étranges lignes noires faites de traits et de courbes reliées entre elles, parfois séparées de quelques millimètres. « Qu'est-ce que... ? Des fourmis ? » Elles ne bougeaient pas. Adam rapprocha la feuille aux insectes. Non, c'était impossible. Et pourtant... Adam accepta soudain l'évidence. Quelqu'un utilisait encore l'écriture bannie par le Berger, bravant sciemment tous les tabous.

Trop d'interrogations se bousculaient dans son esprit. Qui ? Pourquoi ? Que signifiaient ces signes ? Se trouvait-il à son insu complice d'un péché ? Confus, Adam tenta de se canaliser son agitation. Il rapprocha les fourmis de son visage, jusqu'à toucher le bout de son nez. Tendit les bras. Plissa des yeux, les écarquilla. Malgré ces efforts, il ne savait toujours pas lire. Pour la première fois, son ignorance le frustrait.

Il restait encore le bas de la feuille à découvrir. Sa dernière chance. Il prit une grande inspiration. Déterminé, il déroula le reste d'un geste sec. Et poussa un autre cri de surprise.

Un goéland. Immobile lui aussi. Il occupait presque totalement le bas de la page. Le dessin plus vrai que nature représentait l'oiseau en train de décoller. L'artiste avait réussi sur cette surface plane à retranscrire, par des traits précis et subtils, toute l'énergie de l'animal. Comment imaginer une telle pureté ? Une larme coula sur la joue d'Adam.

Adam remarqua trois signes que l'auteur de la lettre avait glissés dans le peu d'espace restant. Des fourmis encore, plus grandes cette fois, et constituées uniquement de lignes droites. « Les chefs des fourmis sans doute ? »

La première lettre lui rappelait une empreinte de patte de goéland sur le sable : E. La deuxième évoquait les ailes d'un goéland en plein vol : V. Le troisième caractère était identique au premier : E. Il soupira en se grattant la tête. Ça ne voulait rien dire, « Patte-ailes-patte ».

Les semaines passèrent. Il avait renoncé à percer le secret des fourmis qui le narguaient. Courir au petit trot, vidéos, dodo. Le hasard semblait d'ailleurs prendre un malin plaisir à ne lui transmettre que des zones désertées. Pour mieux parfaire son ennui.

Un jeudi de juin, le *scaramouchard* lui envoya des images de la plage. L'appareil se concentrait sur une femme affairée à creuser le sable sous le regard

intrigué d'un goéland. À côté d'elle, une bouteille. Le bourdonnement au-dessus d'elle semblait l'amuser. Adam lui attribua deux points pour son sourire, car il n'était pas factice. Le canal audio s'ouvrit. Nimbé d'écho, Adam lui annonça la récompense.

— Garde-les tes points. Pas besoin d'eux pour savoir qui je suis, merci. Tu te prends pour qui ? Un saint ? Un ange ? Arrête de me casser les pieds, tu veux ?

— C'est la volonté du Berger, bredouilla-t-il pris de court.

Elle éclata de rire. Un rire franc et sonore. Le goéland s'envola.

« Quel gentil petit mouton ! Je m'en moque de ton berger. Tu ne le sais donc pas ? Il est mort. Depuis un siècle ! »

Un silence pesant s'abattit. Non, il ne le savait pas. C'était pourtant évident, le Berger aurait cent cinquante ans. Il se sentit stupide, encore.

Elle continua : « Les A et les B sont partis depuis longtemps. Les machines fonctionnent toutes seules. Des coquilles vides qui tournent en boucle pour rien. Comme tes lois. »

Adam se mordit la lèvre. Les Cés et les Dés suivaient les règles comme des imbéciles. Même pas vraiment heureux. Ils étaient tellement obsédés par le maintien de leurs petits privilèges qu'ils n'avaient rien vu. Les Eux étaient pauvres, certes, mais libres et joyeux.

Sans prévenir, il lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— La bouteille ?

— C'est donc toi qui l'as trouvée ! Elle marqua une courte pause, soudain sérieuse. Tous les autres les ont jetées par peur du reproche. Qui es-tu, Monsieur le C audacieux ?

— Adam.

— Enchantée. Je suis Ève.

— Ève, tu voudrais m'apprendre à lire ?

Elle rit encore. Un rire espiègle et charmant.

« Seulement si tu es assez fou pour me rejoindre. »

Le *scaramouchard* coupa la connexion. Deux minutes, déjà. Adam hurla

comme un forcené.

Il voulait apprendre. Et la rejoindre. Son sourire et son impertinence la rendaient belle.

« Chacun est entièrement responsable de son bonheur. » Adam avait choisi comment. Demain, à l'heure du couvre-feu, il restera sur la plage. Il rencontrera Ève.

Utoplaya de

Dominique Brynaert

« J'ai adoré cette nouvelle ! Quelle originalité ! elle ne ressemble à aucune autre ! On entre dans un univers mystérieux, sombre, un peu inquiétant, qui interroge et émerveille à la fois. On est à la limite de plonger dans la bouteille avec l'héroïne. Une nouvelle qui flirte avec le "conte" et offre une chute remarquable. Le tout couplé à une très très belle plume ! »

Mélissa Da Costa

« Courir sur la plage, à l'aube, accompagné du vol des goélands était un plaisir absolu que rien ne pouvait gâcher, ni la pluie, ni les rafales, mais ce matin, son pied buta contre un objet à demi enseveli dans le sable qui faillit l'envoyer au tapis : Une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle se trouvait une lettre jaunie » ...

Elle hésita, les doigts suspendus au-dessus du clavier. Une carte au trésor ? Un mot d'amour confié aux bons soins de l'océan ? Un appel à l'aide d'un malheureux Robinson ? Trop banal. Et pourquoi pas un prospectus publicitaire ? Encore pire. Emeline effaça la phrase de son écran. Son début de scène était digne d'un téléfilm, pour spectatrices en phase de digestion, diffusé après un Journal télévisé de France 2 sans Laurent Delahousse. Morose, son regard croisa la phrase écrite sur un post-it fixé sur le mur en face d'elle : « Je n'écris pas ce que je pense, mais en écrivant, je découvre ce que je pense. Eric-Emmanuel Schmitt. » Elle devait bien admettre qu'en l'état, elle ne découvrait plus rien. Après trois romans bien accueillis, un long silence littéraire la menaçait. Qu'était-il advenu de son enthousiasme enfantin lorsqu'elle donnait vie à une intrigue puissante, à des personnages passionnés ? « Seriez-vous capable de pondre un nouveau livre chaque année ? » lui avait demandé son éditeur après le premier succès de l'autrice révélée ? « Pour chaque rentrée de septembre, comme Amélie Nothomb ? » avait-elle répliqué. Petite présomptueuse ! Elle ne possédait pas la discipline de la Belge. Pas de plan de travail, pas d'horaires fixes, juste assez d'élan pour tenter de respecter les délais de l'imprimeur. Elle éteignit l'ordinateur. On ne trouve pas l'inspiration dans une bouteille ! Et celles, vides et dispersées ci et là dans l'appartement, racontaient juste son effroi devant le silence des muses. Comme il était trop matinal pour s'inquiéter de la disparition du tire-bouchon, elle attrapa son sac à main usé, sa veste en cuir brun et prit le large.

Traîner en ville, croiser des « gueules » qui pourraient devenir des personnages, se faire happer par des scènes de la vie réelle, s'imbibber de la folie ordinaire de ses contemporains, laisser le hasard conduire ses pas jusqu'à une possible histoire... Le regard acéré, la jeune femme, cheveux courts, yeux noirs, ressemblait dans ces moments-là à un fauve en traque. Elle donnait l'impression aux passants de vouloir les humer, de vouloir les poursuivre pour arracher leur

carapace protectrice de vilains secrets. Un chien sur le trottoir lui aboya dessus. Espérait-il vraiment protéger sa maîtresse - une petite vieille au chapeau ridicule - d'une scrutation carnassière ? L'agression canine lui fit marquer un temps d'arrêt devant la vitrine d'un commerce auquel elle n'avait jamais prêté attention : « Le Vert dans la Bouteille ». À l'étalage, des terrariums de toutes tailles et formes, au fond desquels se laissaient admirer de subtils montages de plantes grasses ou exotiques. Elle trouva cela de toute beauté et se souvint dans l'instant qu'elle n'avait pas la main verte. Les végétaux s'en rendaient vite compte et mouraient aussi assoiffés que déprimés. Elle aurait dû s'en tenir à ce constat et passer son chemin. Mais elle entra dans la boutique ; un palais de lumière aux murs blancs, aux tables en bois clair sur lesquelles les univers de verdure appelaient à la sérénité. Emeline fut convaincue sur-le-champ que la contemplation de ces compositions harmonieuses qui mêlaient mousse de roche, graviers, plantes grasses et reproductions miniatures de temples bouddhistes pouvait lui apporter l'apaisement qui lui manquait depuis des semaines.

— Bonjour. Puis-je vous être utile ?

Une vendeuse aux yeux bleus intensément brillants - surgie de nulle part - s'avança vers elle. Serpent lové entre deux cailloux et réveillé par l'approche d'une proie.

— Je désirerais quelque chose qui sorte de l'ordinaire.

Comment avait-elle osé exprimer cela ? Coquetterie d'écrivaine qui voulait se démarquer du vulgum pecus ? La vendeuse ne répondit pas tout de suite. Elle cherchait à estimer le degré de convoitise de cette cliente exigeante.

— Suivez-moi.

La femme l'entraîna jusqu'à un local attenant à l'espace de vente. C'était là, à l'évidence, que les terrariums étaient préparés. Au milieu de la pièce, posée sur une table haute, une grande bouteille fermée par un bouchon en liège. Emeline s'approcha et ce qu'elle y vit la sidéra. À l'intérieur se trouvait une île authentique avec plage de sable fin, forêt tropicale et, tout autour, une eau claire et turquoise ensommeillée. Pas la représentation d'une mer des tropiques reproduite avec une toile bleutée, mais bien un réel océan.

— C'est fabuleux. Comment arrivez-vous à fabriquer cela ?

— L'artiste est absent pour le moment. Lui seul pourrait vous expliquer. C'est un travail qui prend beaucoup de temps. Et, donc, c'est un peu cher.

— L'argent n'est pas un problème.

Elle n'en revenait pas d'avoir prononcé cette phrase de parvenue. Que lui arrivait-il ? Le souci était toutefois d'un autre ordre. Comment entretenir cette

création extraordinaire ? Quelle exigence de soins demandait-elle ?

— Vous n'aurez presque rien à faire, madame. Une fois par mois, à l'aide d'un brumisateur, il suffit d'humidifier la végétation. En dehors de cela, la bouteille doit rester fermée. C'est très important. Il ne faut jamais enlever le bouchon. Jamais !

L'apparente simplicité pour garder « l'œuvre » intacte acheva de la convaincre. Emeline sortit sa carte de crédit et donna l'adresse à laquelle on pouvait lui livrer son achat. En quittant la boutique, elle remarqua que le ciel s'était noirci, annonciateur d'un orage. Mais rien ne pouvait entamer son humeur joyeuse. Elle était devenue propriétaire d'une île déserte.

« Femme en état de contemplation ». Elle ne pouvait mieux définir ce qu'elle vivait depuis que le terrarium trônait sur sa table ronde en acajou. Assise dans son canapé Chesterfield, elle fixait hypnotisée ce bout de terre perdu dans un océan. Rien ne lui semblait plus reposant. Elle se sentait en vacances d'elle-même, d'Emeline Valdez-Beaumont, jeune révélation de la littérature francophone, contrainte de satisfaire les attentes de ceux qui lui avaient permis de se hisser au sommet des ventes. Depuis l'emballement qui avait suivi la parution de son premier roman, elle avait mis tant de choses entre parenthèses s'interdisant toutefois de se plaindre d'un succès inespéré. Pour la première fois depuis longtemps, elle reprenait goût au doux plaisir de l'inactivité. Depuis plusieurs jours, elle n'ouvrait plus ses mails et ignorait les messages de son éditeur laissés sur son portable. Sa seule initiative était l'acquisition sur un site en ligne d'une reproduction miniature d'un transat à la toile rayée blanc et rouge qu'elle avait déposé sur le sable dans le terrarium. La carte postale était devenue parfaite. « Bons baisers d'Utoplaya ». C'était le nom qu'elle venait de donner à son paradis. Utoplaya et son océane langueur, comme l'aurait chanté Brel. Le bonheur en bouteille. Elle n'avait pas encore remarqué que quelque chose venait de bouger dans l'île.

Un déjeuner dominical un peu lourd, arrosé de six verres de sauvignon blanc bien frais avait suffi pour qu'Emeline glissât vers une agréable somnolence. Amorphe sur le canapé, elle sentit toutefois que son esprit résistait encore à l'envie de sombrer. Elle finit par ouvrir les yeux. Son regard se posa machinalement vers le terrarium et ce qu'elle aperçut la fit sortir instantanément de sa torpeur. Elle se leva d'un bond. Une forme s'était installée dans la chaise longue ! La « chose », effrayée par ce brusque déplacement, courut se réfugier dans la végétation. Un insecte ! Si la vendeuse avait tant insisté pour que la

bouteille restât fermée, peut-être savait-elle qu'une bestiole s'y cachait. Agacée, elle s'empara d'une fourchette et se mit à frapper à petits coups répétés sur la paroi de verre. Bref mouvement dans les feuilles. Elle trouva une loupe et recommença, cette fois avec une énergie impatiente. Lorsqu'elle distingua la créature, elle fut sidérée. Ce n'était pas un insecte. Non. C'était... Un homme. Un humanoïde minuscule, qui se tenait les oreilles pour se protéger du bruit asséné et tombait à genoux sur la plage, en signe de supplication pour que cela s'arrête. Ce qu'elle voyait n'était pas de l'ordre des choses possibles. Cela défiait toutes les lois scientifiques. Ce qui ne peut exister n'existe pas ! Elle ferma les yeux, tenta de contrôler sa respiration, de retrouver une maîtrise de soi. Échec total. Il restait là, lui faisant de grands gestes dirigés vers le haut du terrarium. Que cherchait-il à lui dire ? Tout s'embrouillait dans son esprit. Comment un être d'aussi petite taille - devait-elle dire un lilliputien ? - pouvait-il vivre ainsi ? Sortir, il voulait sortir. Voilà ce qu'il essayait de lui faire comprendre. « Il ne faut jamais enlever le bouchon. Jamais ! » Elle ne pouvait tout de même pas le laisser à l'intérieur. Au diable, les recommandations de cette vendeuse !

Une fois la bouteille ouverte, il cessa de s'agiter. Elle reprit sa loupe et l'observa. Le minuscule Robinson ne portait pas de vêtements et la fixait.

— Vous m'entendez ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête, affirmatif.

— Vous voulez sortir ?

Il acquiesça. Elle eut l'impression qu'il lui parlait, mais cela restait inaudible. Comment le retirer de là sans échelle miniature ? Peut-être pourrait-elle introduire un objet long avec des aspérités pour qu'il puisse s'accrocher. Son regard balaya l'appartement. Rien ne semblait convenir. La majorité des ustensiles qui l'entouraient étaient lisses. Elle fixa son vieil hibiscus. Cela faisait des années que l'arbuste en pot oubliait de fleurir et plusieurs de ses branches avaient durci. D'un coup de sécateur, elle en sectionna une, en arracha le feuillage, et la transforma en un bâton rugueux dont elle déposa l'une des extrémités sur le sable de l'île. Le petit homme pourrait y grimper. Elle le vit sans délai entamer son ascension, mais il était loin d'avoir l'agilité d'une fourmi. Cela prendrait des heures avant qu'il n'arrive au sommet. Elle aurait pu soulever la branche pour le sortir plus vite, mais c'était prendre le risque de le faire tomber dans l'océan. Il valait mieux attendre. Elle déposa la loupe, s'empara d'une bouteille de whisky, et s'affaissa dans le canapé. Les questions s'entrechoquaient dans ses pensées avec la violence de voitures auto tamponneuse. Comment un tel humain pouvait-il exister ? Pourquoi l'avait-on

séquestré ainsi ? Tout cela était-il réel ? N'était-elle pas en train de vivre un nouvel épisode psychotique ? Un peu d'alcool l'apaiserait. Rien qu'un verre. Peut-être deux. Ou trois.

Elle s'extirpa d'un lourd sommeil alcoolisé le lendemain matin. Vaseuse, la bouche sèche, avec l'impression d'émerger d'un rêve absurde. Sauf qu'elle voyait un bout de bois déposé dans son terrarium. Où donc était passé le lilliputien ? Était-il arrivé à sortir ? À moins qu'il ne fût tombé dans l'eau ? Elle chercha une forme flottante. Elle n'aperçut rien. Était-il redescendu sur l'île, avait-il renoncé ? Elle retira la branche avec précaution puis l'utilisa pour frapper doucement contre la paroi. Plusieurs fois. Aucun signe de vie. Soit, il était mort, soit, il était parvenu à s'enfuir. Mais alors où se trouvait-il ? Elle regarda tout de suite vers le sol. Lui, si minuscule, elle, géante. À tout moment, elle risquait de l'écraser sans même s'en rendre compte. Le moindre de ses pas le mettait en péril. Et ce n'était pas tout. Même s'il pouvait se protéger sous un meuble ou sous le canapé, rien n'interdisait de mauvaises rencontres. Une araignée, par exemple, de celles qui tissent leurs toiles près du plancher. Sans oublier les antiques lattes de celui-ci, parfois disjointes et dont les espaces pouvaient devenir abîmes. Quelle heure était-il ? Neuf heures dix. Le magasin devait être ouvert. Ah, ils allaient l'entendre ! Priés de s'expliquer, de trouver une solution. Elle se déplaça sur la pointe des pieds avec une infinie précaution. Dans le hall d'entrée, elle agrippa une paire de chaussures, tapota l'arrière de chacune d'elles pour s'assurer que l'évadé ne s'y était pas réfugié, puis quitta à la hâte l'appartement.

Personne. Ni client ni vendeuse. Comme un bateau à la dérive, vide de son équipage, la boutique était livrée à elle-même. Emeline appela. Silence. Elle entreprit d'observer l'intérieur de chacun des terrariums exposés. Se pouvait-il qu'il y eût aussi d'autres humains cachés ? Elle avait le sentiment d'être l'héroïne d'un mauvais film fantastique. Il ne manquait plus qu'un vieux Chinois aux yeux fourbes prêt à la miniaturiser avec une arme diabolique. Elle se remémora une phrase qu'elle avait écrite pour un de ses romans : « Ne jamais se moquer de nos peurs, car tout finit par être vrai ». Tout son être lui suppliait de partir. Mais ses jambes, rebelles, la menaient déjà vers la salle de préparation des terrariums. La porte l'attirait, gueule ouverte. Elle hésita, puis, victime consentante, s'engouffra dans la pièce. Vide. Un local aux murs blancs sans meubles, au sol impeccablement propre. Une seconde porte entrebâillée l'appelait s'ouvrant sur une cour baignée de lumière. Emeline engagea quelques

pas prudents, et, au bout de cinq mètres, fut entourée de pots qui contenaient des plantes de multiples espèces. L'endroit, une jardinerie, lui parut apaisant. Elle se mit à déambuler stupéfaite de l'existence d'un si bel espace en pleine ville et très vite absorbée par la quiétude verte qui y régnait. Avancant droit devant, elle pénétra dans un jardin tropical et se retrouva au centre d'une profusion de verdure, de floraisons aux tons chauds, de feuillages généreux aux formes diverses, insolites. Elle reconnut des palmiers. Sans s'arrêter, elle progressait toujours plus au sein d'une nature qui devenait très ensauvagée. Les arbres à l'assaut du ciel la renvoyaient à son état d'humaine si petite. Alors que ne se manifestait aucune autre présence qu'elle, elle repéra une sorte d'abri fait de branchages et de larges feuilles en guise de toit. Qui donc pouvait vivre ici ?

— Il y a quelqu'un ?

À l'intérieur, une simple pailleasse, des bouteilles vides au sol, quelques prospectus jaunis qui vantaient le plaisir de posséder un terrarium original. En ressortant, elle prit enfin conscience qu'elle s'était aventurée trop loin, oubliant toute prudence. « Quelle idiote, je fais ! » Elle ne distinguait aucun chemin tracé pour revenir en arrière. Elle parcourut encore une centaine de mètres, cherchant à s'orienter. Puis, brutalement expulsée du monde végétal, elle déboucha sur une plage. Immense étendue de sable bordée d'une eau claire et turquoise ensommeillée. C'était impossible ! Délirant ! N'était-ce pas la preuve irréfutable que sa raison s'était à jamais perdue ? Elle aurait pu crier à s'en briser les cordes vocales, mais, étrangement calme, elle enleva juste ses chaussures et marcha nu-pieds en direction de l'océan. Bientôt, elle pourrait se reposer. Un peu plus loin l'attendait un transat à la toile rayée blanc et rouge.

LiRE Magazine

La passion des livres et des écrivains

LiRE Magazine, fruit du rapprochement de deux rédactions référentes qui partagent leur passion des livres et des écrivains depuis plus d'un demi-siècle, décrypte chaque mois l'actualité littéraire foisonnante : entretiens, critiques, vie des idées, reportages, extraits en avant-première...

La rédaction qui réunit de nombreuses signatures prestigieuses vous emmène dans l'intimité d'écrivains capables de nous émouvoir, de nous surprendre ou de nous faire comprendre le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Romans, essais, biographies, documents, beaux-livres, BD... Aucun genre n'est laissé de côté !

LiRE
magazine

Librinova

Publier un livre : votre rêve, notre métier !

Un accompagnement professionnel au service de vos histoires

Depuis 2014, que vous souhaitiez imprimer votre livre, être accompagné dans sa rédaction, le publier en autoédition ou seulement trouver un éditeur, l'équipe de Librinova vous accompagne et vous conseille à chaque étape de votre projet. Pas de contrat ni d'exclusivité : vous êtes libre et gardez le contrôle total de votre œuvre. Grâce à notre réseau de distribution composé de 200 sites libraires et 5000 librairies physiques, vous accédez à un vaste lectorat. Avec Librinova, auto-publiez votre livre, mais pas tout seul.

Librinova”